



## La Présidente

---

N.A.G.

Le mot fut d'abord glissé à l'oreille d'un chef de cabinet vers 6h30 du matin. C'était un homme maigre et ridiculement petit, coiffé en arrière, bourré de troubles obsessionnels du comportement et qui zozotait. Il s'appelait Lionel Ballard, avait quarante-huit ans. Tout le monde le connaissait au Palais où il jouissait d'une bonne réputation. Un type plutôt honnête, maniaco-dépressif, dont la médiocre culture générale s'avérait foutrement utile lorsqu'il s'agissait de comprendre en profondeur les angoisses et autres espoirs des couches inférieures de la population. Ce jour-là, Ballard se trouvait en phase maniaque. Il se mit à transpirer en entendant la nouvelle susurrée à son tympan. Il attrapa son téléphone portable, non sans difficulté, frappa « MENU » puis « RÉPERTOIRE », fit défiler des noms, des prénoms, des pseudonymes, s'arrêta sur celui de Rita, décrocha, chuchota la nouvelle à son ministre lorsque celui-ci fit « Allô ? », ne s'engagea dans aucune forme de conversation, n'y fut pas non plus invité, raccrocha. En s'essuyant le front, Ballard se demanda si ce n'était pas un rêve qu'il était en train de vivre et se sentit quelques secondes comme étranger à sa propre existence. S'ensuivit un bref vertige glacé et trouble, comme une fringale, d'où il émergea au moment où une technicienne de surface noire lui demandait de se pousser de là. Ballard se tenait en effet au milieu des toilettes du parlement, son pantalon mis de travers, un pan de sa chemise bleu-ciel tombait jusque sur son genou, son regard était fou. La femme le considéra un instant, grommela, puis répandit un seau d'eau tiède sur le sol. Ballard ouvrit la porte des toilettes au moment où le liquide à haute teneur en javel heurtait ses talons. Il sortit de là-dedans comme on sort d'un rêve érotique, triste et euphorique à la fois, changé à jamais. Son téléphone lui signala un SMS, il décida de ne pas le lire tout de suite et poursuivit son chemin en s'interrogeant.

Ainsi le mot fut-il transmis vers 6h35 à Geneviève Baa, agente d'entretien au parlement, cinquante-trois ans, femme forte et cicatrisée, femme lucide et expérimentée – pour ne pas dire revenue de tout –, en tout cas bien plus émancipée que la plupart des députées dont elle nettoyait régulièrement les excréments.

Geneviève pouffa en entendant la nouvelle, et pouffa encore en voyant Ballard sortir de son chiotte, l'air éperdu et le froc de travers. Celui-ci ne sembla pas soupçonner une seconde qu'elle ait pu l'entendre énoncer distinctement le scoop à son ministre, ce qui la rassura tout de même. Mieux valait ne pas chercher à savoir dans quel genre de tourbillon cérébral ces gens-là évoluaient, mieux valait se tenir à l'écart de leur esprit nébuleusement calculateur, c'est ainsi que Geneviève avait toujours envisagé son travail au parlement. Elle se contentait de récurer les toilettes des princes à grand renfort de produits chimiques coûteux puis elle terminait sa journée à deux pas de là, derrière la caisse d'une épicerie exotique où les mêmes culs serrés venaient parfois faire quelques emplettes avant de rentrer chez eux. C'était une existence totalement dénuée d'ironie ou autres procédés narratifs, une vie franche et logique. Mais voilà que ce lundi matin, elle s'était retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Elle avait entendu la nouvelle à propos de la Présidente et il était de plus en plus évident pour elle qu'elle ne pourrait pas garder cela secret très longtemps. Elle tremblait d'excitation et de joyeuse confusion – s'en voulant amèrement pour cela – au moment où elle envoya un SMS un peu long à son fils.

« Quelle sale journée de merde... Vraiment... Quelle chierie ! » La foule semblait unanime devant l'hémicycle. La droite et la gauche tombaient d'accord : il faisait un temps de chien pour un début septembre. La rentrée parlementaire s'annonçait coton. Ballard glissa au milieu de la cohue, aussi léger qu'un fantôme. Il ruisselait comme un cochon et aurait bien voulu savoir pourquoi il se sentait tellement « entre-deux » tout à coup. Si c'était encore une de ces crises morales qui lui tombait dessus ou s'il s'agissait vraiment d'une défaillance de son cœur, d'un de ses reins, de la lente obturation d'un vaisseau de son crâne ou que savait-il encore... « Entre-deux »... L'expression le stupéfiait chaque fois par sa justesse... C'était bel et bien là qu'il se situait : entre l'absurdité qui prévalait à toute existence et les rouages d'une machinerie limpide qui pouvait, s'il y mettait un peu du sien, le mener plus haut vers le pouvoir... Toujours plus haut vers la plénitude, la reconnaissance et l'immortalité.

Lionel Ballard pénétra le premier dans l'hémicycle. Il huma les odeurs mélangées du bois et du cuir qui lui firent honteusement penser à un cabinet de psychiatre. Il se dirigea vers son siège de député où il s'assit lourdement avant de retirer son portable de la poche gauche de son pantalon en tergal. Tout en avalant une plaque entière de barbituriques récemment interdits à la vente, Lionel Ballard

parcourut des yeux le SMS qui lui avait été adressé par son ministre quelques minutes plus tôt.

Au départ, il y avait le simple fait que Francis buvait trop de café et fumait trop de cigarettes avant le petit déjeuner.

Son cerveau était tranchant au réveil, plein de lumière, et Francis se plaisait à le comparer à un gros morceau de diamant brut. Sa main reposait sur le livre abandonné la veille, enserrait la couverture en carton. Ce contact, en quelques dixièmes de secondes, le ramenait à sa vie sur Terre. Il passait ses phalanges, le bout de ses doigts et le plat de ses ongles à l'intérieur, c'était comme fourrager dans le cerveau de son meilleur ami. Son existence lui apparaissait alors simple et mystique, et donc digne d'être jugée, résumée et amplifiée par des aphorismes.

Ceux que Francis préférait étaient ceux de Cioran. Il se disait d'ailleurs que tout ce qu'il s'appliquait à faire sur cette terre, c'était leur rendre hommage aveuglément. Les aphorismes de Cioran le rappelaient toujours à sa devise, qu'il avait empruntée à quelqu'un d'autre – un être au cerveau plus affûté et plus synthétique que le sien : vivre poétiquement.

Se lever lentement, poétiquement. Fumer sa première cigarette poétiquement. Faire couler son café poétiquement. Deux Effexor 75, deux Aotal et un Dépamide 300 dans un verre de Fanta citron. Et alors ? La camisole chimique n'interdisait pas la poésie, bien au contraire, bien au contraire. Trotter dans son appartement à gauche à droite, poétiquement. Rajuster quelques tableaux poétiquement. Se dire qu'il fallait perdre du poids, se souvenir combien c'était important d'être bien dans son corps, se prélasser quelques instants dans la pénombre, abandonner son cerveau à la syncrétique poésie de l'existence en attendant que toutes choses se gâtent.

Dehors, sous sa fenêtre, la ville se couvrait de blanc ou de soleil, c'était selon. Francis ne savait pas s'il devait trouver ça beau ou infect, lent ou vertigineux, noir ou blanc... Il n'en savait fichtrement rien.

Il s'assit à son bureau et secoua la souris de son ordinateur portable. L'écran ne tarda pas à s'allumer dans un léger bruit de soufflerie. Il se connecta sur le site de la Présidente, entra login et mot de passe, et attendit.

Les choses se compliquaient toujours après la quatrième ou cinquième cigarette et Francis se demandait si le phénomène n'était pas purement mental, si le caractère obsessionnel dont l'avait affublé la nature n'était pas, en fin de compte,

responsable de tout. Ayant avalé en outre trois grands mugs de café tiède, Francis n'était toutefois pas sans connaître les répercussions physiques immanquables d'une telle consommation d'excitants dès le réveil. Bref, il ressentait une pointe en bas du ventre, ses mains tremblaient, son cœur accélérail et l'ensemble de ces symptômes lui flanquait une peur panique. Il avait oublié les bienfaits de sa lecture de la veille, aucun paysage ne défilait plus devant ses yeux, il ne cherchait plus à comprendre les errements d'abstraites personnages contradictoires ni à rentrer dans le rythme étrange d'une narration : il se sentait merdeux dans un monde sans espoir et ne savait pas bien pourquoi.

Un texte s'alluma en haut à droite de l'écran, lui indiquant « o nouveau message » à consulter. Francis ricana. Et puis, comme un fait exprès, l'écran se plongea dans le noir.

Malgré l'obscurité quasi religieuse dans laquelle la chambre était plongée, on distinguait le lit de la Présidente au milieu du décor. Ou bien était-ce que Francis savait déjà où il se trouvait, connaissait chaque centimètre carré de la tanière présidentielle, ainsi d'ailleurs que du Palais tout entier ? Après tout, c'était lui qui avait dessiné ces lieux et tracé le destin de la Présidente, c'était lui qui avait redonné vie au palais à force de désir et de fantaisie, comme un enfant devant une feuille vierge.

Francis écrivit : *On voit les montants du lit à baldaquin (tentures mauves, housse de couette rose Barbie) remuer de gauche à droite et l'on entend un bruit lugubre de planches. C'est comme si une tempête se préparait dans la chambre de la Présidente (effets reverb' sur les craquements du bois). Une forme féline ondoie sous la couette, quelque chose de particulièrement gracieux et lent. La main gauche surgit sur le côté et allume la bougie numéro 12 (lumière tamisée, intensité 4/10). La Présidente a ôté sa bague de fiançailles pour la nuit, elle baille (bâillement habituel, RAS).*

Francis valida et se dirigea vers la cuisine où il se servit un café en grimaçant. À son retour, l'écran indiquait « scénario enregistré / procédure de mise en place effectuée à 27% ». Un rectangle se comblait de jaune en clignotant, exactement comme lors d'un *scan disk* normal. Francis alluma une Dunhill pour accompagner son café. Il se sentait passablement euphorique à présent, un désir de vin rouge lui traversa l'esprit et le fit frissonner de joie. Il savait qu'il ne pourrait pas satisfaire cette envie, pourtant il sentit comme une petite boule chaude venir percuter son

estomac, ses mâchoires se détendre, son cœur s'emplit de tranquillité. Il ferma les yeux pour profiter un moment de la sensation, effectua dix respirations diaphragmatiques et ouvrit les paupières sur le film qui avait débuté.

Il était 5h27, Francis n'était pas en retard. À l'Élysée, les types ne chômaient pas non plus. Le film serait sur tous les écrans à 6h35, heure à laquelle plus de la moitié des chaumières du pays allumait les premières lumières, réveillait les enfants, dressait les petits déjeuners, faisait traîner les pantoufles jusqu'à la douche, élaborait des projets pour la journée tout en sachant que ce ne serait pas bien différent de la veille ni du lendemain mais en se persuadant aussi que ce n'était pas une raison suffisante pour baisser les bras. Bienheureusement, se fit remarquer Francis, la plupart des familles faisaient face à la routine et aux exigences de la situation présente, et si elles épargnaient tout ce qu'elles pouvaient d'argent et de sentiments dans l'espoir de jours meilleurs, Francis faisait partie de ceux qui étaient payés pour maintenir ces désirs à la surface... Enfin, juste au-dessous de la surface...

Il était l'*entertainer*, celui que Dieu regarde avec mépris tout en le couvrant d'or. On avait établi que 45 % des pères et mères de famille en activité jetaient un premier coup d'œil à leur messagerie électronique entre 6h35 et 6h45. Puis une deuxième consultation massive avait lieu entre 6h55 et 7h20, avant la grande migration vers les bureaux, les administrations, les entreprises et les autoroutes. Il s'agissait de ne pas rater ces créneaux de disponibilité au monde virtuel. Quant aux ménagères, chômeurs, retraités et autres étudiants, ils pouvaient bien attendre le milieu de matinée pour une seconde projection. Le film était ainsi passé en boucles de 6h35 à 7h20 sur le site présidentiel, puis une autre diffusion avait lieu de 10h à 10h45. Entre temps, diverses informations à propos d'économie intérieure, de criminalité, de culture ou de politique étrangère défilaient sous la forme de bandeaux fluorescents.

Comme à son habitude, Francis regarda les trois premières minutes du film pour se pénétrer de l'atmosphère, puis il cliqua sur « accepter prototype », entra trois mots de passe différents qui lui avaient été transmis par fourgon blindé la veille à 23h30, fit glisser sa clé de sécurité dans le port USB de son ordinateur prévu à cet effet, l'écran afficha « version validée / film accepté / à bientôt », Francis alluma une Dunhill et ressentit cette décharge électrique qu'il connaissait bien, qui provenait de son bas-ventre et qui irradiait l'ensemble de son corps : 120 000 euros venaient de glisser dans la poche de son pyjama et les billets lui caressaient les couilles,

merveilleusement, chacun leur tour, avec la douceur d'une plume de canari. Francis sourit et oublia vite.

La Dépamide 300 lui donnait un peu la nausée. C'était un symptôme assez habituel en début de traitement selon son psychiatre qu'il avait eu en pleine nuit au téléphone et qui lui avait lu le Vidal d'une voix atone, abasourdi par le sans-gêne de Francis : augmentation légère, isolée et transitoire des transaminases... Le phénomène, classiquement, se traduisait par des nausées passagères et une petite chiasse, « rien de bien grave » avait ajouté le spécialiste. Mais Francis avait bel et bien lu les mises en garde spéciales du médicament et certaines tournures ne voulaient pas le laisser en paix... Atteintes du foie et du pancréas pouvant s'avérer fatales... Prise de poids... Perte des cheveux... Troubles de la mémoire... Perte de la capacité de concentration... Émotions atténuées... Diminution passagère des facultés auditives, etc. Quel genre de personnes pouvait bien avoir écrit cela ? Décrire ainsi la fin de la vie, dans un style aussi dépouillé qu'implacable sous couvert d'une notice pharmaceutique apparaissait à Francis comme le sommet de l'art de l'*entertainment*. Et pourtant, aujourd'hui, ces lignes s'adressaient à lui, et l'ironie de la situation l'inquiétait tout autant qu'elle le fascinait. Un avertissement lui était envoyé au-delà de la simple précaution d'emploi, il n'avait pas l'intention de se laisser dévorer sans combattre, il allait jouer la partie pourvu qu'on lui indiquât où celle-ci se déroulait.

L'*entertainment*, Francis le savait, était une affaire d'instant, l'art de capter des émotions vives parce que transitoires, suprêmes parce qu'éphémères – c'était son point de vue –, et donc il se refusait habituellement à revoir les films une fois que ceux-ci étaient en boîte, numérisés dans un coin du site présidentiel, prêts à traverser le pays avec la violence d'une bonne nouvelle que l'on reçoit en plein cœur et qui nous transforme, imperceptiblement. Pour autant, cela ne lui était pas formellement interdit par le Pouvoir. Il possédait même les copies des derniers films diffusés sur sa clé de sécurité, celles-ci ne se détruisaient qu'au bout de soixante-douze heures. Francis fit glisser sa clé dans le lecteur USB et enclencha le déverrouillage de l'épisode du matin, puis sa lecture.

La chambre était plongée dans le noir, nous avons vu cela, mais l'obscurité n'avait en fin de compte rien de définitive. C'était un noir gai, un noir empli d'un brouillard de blanc, un gris-noir pour parler plus prosaïquement. On distinguait par conséquent les couleurs vives qui envahissaient le lit à baldaquin de la Présidente et le faisaient rayonner comme un berceau enchanté. Il y avait des roses profonds, des

roses lavasse et des mauves, tout comme Francis l'avait exigé. Les formes de la Présidente ondulaient sous la couette, et ce n'était pas rien. N'importe qui pouvait voir que cette femme-là ne bougeait pas comme tout le monde. Elle était panthère, tigre, lionne et femelle lynx, elle faisait palpiter une véritable guerre sous la housse de couette. On ne peut pas dormir tranquillement quand on est tout en haut, le sommeil de votre Présidente est égratigné d'angoisse car elle fait de grands rêves pour vous, ces rêves se diffusent à son corps en d'innombrables spasmes, c'est pour cela qu'elle ondoie, c'est pour cela qu'elle ondule, donnant au pays le formidable élan érotique dont il a besoin. Voilà le message qui passait sous les yeux mouillés de Francis – un signal viscéral lancé dans le monde virtuel –, voilà qui avait été fort bien écrit et voilà qui avait été superbement filmé.

La main de la Présidente surgit, blanche et gracile, allumant la bougie numéro 12 avec un Zippo doré. Ce fut à ce moment précis que Francis comprit. Jamais il n'aurait affublé sa Présidente d'un briquet aussi vulgaire que celui-ci, même au fin fond de son désespoir matinal où parfois des idées médiocres se faisaient jour... Jamais. Il comprit et zooma. Tout en écoutant le bâillement de la Présidente qui ressemblait fort à un gémissement d'amour, il dirigea le curseur sur la masse mouvante au milieu de lit et ne fut pas long à comprendre que quelqu'un était en train de prendre la Présidente dans la position dite de la cuillère. Ne fut pas très long non plus à reconnaître les contours disharmonieux du corps de Lionel Ballard agrippé comme un clébard au buste présidentiel.

Pedro Baa, fils d'immigrés, arriviste par obligation, philosophe du désespoir par nature, se réveilla aux côtés d'Élaine de Vison, directrice du service des manuscrits d'une maison d'édition située dans le Quartier Latin mais s'affichant comme anti-parisienne à l'intérieur de tous les magazines spécialisés. Merde. Il attrapa son téléphone au pied du lit, une toute petite enveloppe jaune vif lui signalait un SMS et un bandeau en bas de l'écran tactile indiquait « Maman ». Il lut 6h38 et se précipita hors du lit.

C'était une vie correcte dans un monde acceptable, celle de Pedro Baa. Rien à voir avec une existence de djihadiste, de gangsta rappeur ou d'épicier racketté. La profondeur insondable de son désespoir s'expliquait selon lui par des facteurs plus humains, comme la transmission génétique, l'idéalisme romantique au départ, un scepticisme à toute épreuve par la suite, bref, un faisceau de causes qui n'avait rien à voir avec le racisme ambiant selon lui. Il était né Noir, certes, mais ce qu'il souhaitait

avant tout c'était vivre d'amour inconditionnel, écrire le livre du siècle et mourir. Il aurait voulu qu'on arrête de l'emmerder avec le racisme ambiant, la condition sociale, l'apocalypse banlieusarde.

En somme, Pedro Baa aimait bien la Présidente et les stratégies ouvertement dégoûtantes qu'elle employait pour gouverner. Il avait écrit un essai de quatre cent cinquante pages un jour qui expliquait *in extenso* comment le règne de la Présidente, aussi détestable qu'il fût d'un point de vue moral, ponctuait deux siècles d'Histoire politique, philosophique et sociale dans notre pays. Le manuscrit avait été refusé par Élane sans explication. Il avait retiré tout ce qui concernait le lien entre violence et érotisme, depuis la pendaison du dernier roi et la mastication de son crâne couvert d'urine par la foule affamée jusqu'aux triples pénétrations infligées à des étrangères mineures aux heures de grande audience, et son manuscrit, auquel il ne restait plus que deux cents pages, avait été accepté par la maison d'édition d'Élane. Ce fut d'ailleurs un honorable succès éditorial, avec près de quinze mille copies vendues. Certains critiques reprochèrent à Pedro de faire le jeu de la Présidente en jetant comme cela son cynisme nauséabond et son style froid et sec à la face du pays. Mais ils n'avaient pas tout vu. Pedro ricanait pour lui-même en attendant que les deux cent cinquante pages qui restaient tapies dans le tiroir de son bureau et qui étaient encore meilleures fussent publiées prochainement.

Non, en réalité, Pedro adorait le style de la Présidente dont il était tombé fou amoureux avec l'énergie carnivore d'un adolescent. Il avait écrit des lettres au Palais, avait laissé des messages doucement obscènes sur le site présidentiel, avait même fait voler des avions radiocommandés traînant des banderoles à l'effigie de la Présidente au-dessus de l'Élysée. En cela, il n'était pas bien différent des autres hommes du pays, il le savait. On dénombrait à cette époque pas moins de cent cinquante engins volants abattus chaque jour dans le ciel présidentiel, l'économie masculine redémarrait, les nouvelles technologies, le sport, l'automobile, l'*heroïc fantasy* et le porno étaient des secteurs en hausse... Mais lorsque Pedro s'asseyait à son bureau pour visionner l'épisode du matin, la magie opérait comme au premier jour, il se glissait avec la béatitude d'un amoureux solitaire dans la chambre présidentielle, oubliait l'écran entre lui et la souveraine, frissonnait de compassion.

Il fut ravi de l'atmosphère Barbie Gothique qui régnait dans la chambre ce matin-là, tout spécialement lorsque la Présidente alluma une bougie qui reposait à son chevet. La lumière qui se diffusa n'avait rien de rassurante, elle vacillait en

enveloppant la scène dans une aura d'incertitude et d'irréalité qui pouvait rappeler un banal film d'horreur bon marché ou l'adaptation réussie d'une histoire de Lovecraft, selon la couche sociale à laquelle on appartenait. Pedro détailla les formes animales de la Présidente sous la couette, se masturba rapidement et gémit. Son orgasme fut suivi par le long bâillement de la souveraine qui se prolongea dans les aigus, se tordit avant de finir dans un petit cri tout à fait charmant, presque douloureux. Quelques cheveux blonds firent leur apparition sur l'oreiller, puis ce fut la moitié du front présidentiel, et ses yeux enfin, véritables hublots vers les rêves qui rassemblaient en leur iris les couleurs de l'eau, de la terre et du feu. Le générique de fin coupa court aux fantaisies de Pedro qui se leva et fila rejoindre Éleine dans la chambre à coucher au moment où les premiers bandeaux d'information défilaient à travers l'écran : indices boursiers, bilans d'affrontements en un pays lointain, démissions de PDG corrompus, subventions allouées par la Présidente au cinéma et à la littérature, météorologie.

Pedro Baa avait joui. Il se sentait lourd et meurtri quand il retourna aux côtés d'Éleine dans la chambre à coucher. Celle-ci était assise sur le lit, les jambes tout à fait repliées contre sa poitrine, les genoux à hauteur du menton, et elle travaillait. Un manuscrit terminé reposait contre ses cuisses, elle avait pris soin de replier les pans de sa nuisette entre ses jambes de manière à ce qu'aucun poil pubien ne dépassât par derrière. Pedro lui en fut aussitôt reconnaissant. Sur le visage de la jeune femme, il vit les formes courtement tendues de la concentration et de la colère tandis qu'elle écrivait sur la page de garde du manuscrit. Contrairement à la plupart de ses consœurs, elle rédigeait ses lettres de refus à la main et était connue pour ne pas mâcher ses mots. À la suite du premier paragraphe mentionnant la lecture attentive du manuscrit par le comité et la décision malheureusement défavorable à l'auteur, un espace était laissé à Éleine où elle pouvait faire vibrer sa corde éditoriale. Son écriture était ronde et ample – ce qui avait d'ailleurs le don d'agacer Pedro –, son style brutal et relâché. Pedro se vautra à ses côtés et lut par-dessus l'épaule dénudée : *Ambiance un peu glauque à notre goût avec, je le crains, une certaine complaisance dans le sordide. Point de vue subjectif. Ça peut plaire à d'autres éditeurs moins coincés.*

« Nous y voilà ! Nous y voilà enfin ! s'écria Pedro... Ce pays est merveilleux ! Tout simplement faramineux ! »

« C'est fantastique ! » poursuivit-il. Éleine ne releva pas la tête de son manuscrit, habituée qu'elle était aux élans dramatiques de Pedro. C'est comme ça que ça se passe... Que veux-tu que je te dise ? semblait-elle roucouler dans son silence, et

l'autre devenait fou furieux. Ainsi donc, la littérature NON PLUS n'avait pas le droit d'être sordide ! Pedro leva un index en l'air : « Messieurs les écrivains, nous vous accordons l'ironie et l'humour, la critique sociale vaguement constructive, l'épaisseur du personnage, l'aigre-doux, mais de grâce épargnez-nous le glauque et le sordide ! Nous n'y pouvons rien si votre vie est sordide ! Si le pays entier se repaît de sordide ! L'abject et l'absurde vous cognent dessus à chaque coin de rue ? Vous avez du style ? Eh bien, devenez syndicaliste ou chanteur punk, mais pas écrivain ! »

« Ah putain de merde ! » finit par lâcher Pedro en se jetant en arrière. Ce faisant, il croisa son téléphone portable des yeux. L'enveloppe jaune vif lui signalant un SMS de sa mère continuait de briller au bas de l'écran poussiéreux.

Après lecture, Pedro Baa comprit qu'il était temps de choisir son camp. Il envoya un coup de coude à la tempe d'Élaine qui s'effondra sur le côté, raide comme une momie, puis il se recroquevilla en chien de fusil et ferma les yeux.

Lionel Ballard, conseiller spécial et chef de cabinet du Ministre de l'Intérieur (lequel allait reconnaître, au cours de l'enquête, se travestir parfois sous le nom de Rita), s'éveilla dans une chambre d'hôpital spacieuse, recouverte de plastique, de frises faïencées et de linoléum.

Pedro Baa se représentait très bien ce que pouvaient être les premières impressions d'un type habitué à la pudeur du luxe et qui se découvrait ainsi, corps chétif et osseux dans une tunique rêche d'hôpital, membres engourdis par les molécules prolétaires, poche urinaire et sonde anale, estomac récuré comme un carburateur – la grande classe...

Rapidement, des visions hallucinées apparurent à Ballard, blotti comme un chiot au fond de son lit mécanique. Un toubib lui souriait du fond de la pièce, il avait une tête en forme de fleur. Un œil luisait au milieu de la fleur, un œil unique au regard tendre mais soutenu qui était dirigé vers le mur droit de la chambre sur lequel une image clignotait. Il y avait là, en noir et blanc, le visage d'un Ballard enfantin, joufflu et joyeux, qui surmontait une sorte de robe africaine vivement colorée avec un clown maquillé au milieu. Dans sa main droite, Ballard enfant tenait une pomme d'où s'envolait un oiseau noir et blanc. L'autre main brandissait une feuille de chêne. Sur la tête du gamin reposait une couronne disproportionnée, du genre de celles qui se portent pendant l'Épiphanie. Enfin, une bonne dizaine de pieds surgissait de sous la

tunique africaine. Des pieds gigantesques et asymétriques, des pieds d'ogre malfaisant, murmura Pedro pour lui-même.

En voyant le paysage naïf derrière cette image de l'enfant qu'il avait été – abeilles, tournesols, étoiles suspendues et arbres secs –, Ballard se rappela le message qu'il avait reçu de Rita juste avant de perdre connaissance : *Calmez-vous mon vieux... Tout ceci n'est qu'un jeu... Personne ne va mourir aujourd'hui...*

Pedro se redressa sur un coude, effectua quelques pompes dans cette position en observant le roulement de ses biceps. Seul dans son lit de quatre-vingt-dix, il entendait la circulation et le bruit des lames de ses camarades qui fendaient des parpaings trois étages plus bas. Pas d'Élaine à l'horizon, pas de manuscrit, pas de pubis recouvert d'un carré de soie, pas de menton sur les genoux. Il décida que ce n'était pas plus mal, car il savait le genre d'enfer que vous faisait vivre une femme comme ça, dans un monde aussi faux que celui-là.

De l'autre côté de la ville, Francis ne sourcilla pas une seconde en écrivant le scénario du soir : *Ballard est confondu. Ballard doit mourir aujourd'hui, ainsi que la Présidente... Démerdez-vous comme vous voulez.*

La Dépamide ne changea rien à l'affaire, Francis était hors de lui et il valida aussitôt son scénario, attendant posément que celui-ci fût enregistré puis numérisé dans un coin du site présidentiel.

Pedro Baa savait qu'il était déjà en retard au travail mais il prenait son temps. Il traversa le couloir étroit, frôlant des orteils les corbeilles de linge sale, le tuyau d'aspirateur et les gamelles des chiens. Il embrassa sa sœur sur le front, dit « bonjour sauterelle » et sourit en l'entendant râler.

– Tu trouves pas que ce jour a l'air différent ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda, inquiète, car il transpirait et avait pris son air fou.

– Hein ? Tu trouves pas que ça sent l'évènement majeur ? Le scoop du siècle ? Tu trouves pas que ça pue le sordide dans ce pays ?

Il insistait en la regardant sombrement. Elle ne répondit rien.

– Je pourrais passer à la télévision, tu sais, si je voulais..., ajouta-t-il calmement en partant enfiler ses chaussures de sécurité.

– Ouais, c'est ça... Et moi je suis la Présidente de la République...

Pedro sourit tandis que sa sœur profitait du silence pour lui raconter les détails de l'épisode du matin.